

Un élan vers le ciel

Josianne Desloges

Numéro 152, printemps 2017

Églises modernes. Oeuvres de pionniers

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85298ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desloges, J. (2017). Un élan vers le ciel. *Continuité*, (152), 38–40.

Un é vers

Pionnier de l'architecture moderne au Québec, Louis Lapierre a créé de nombreux édifices, dont trois églises. Il raconte ici sa carrière, son amour de l'art et, au passage, la création d'un chemin de croix en peaux de castors.

JOSIANNE DESLOGES



Photo : Guillaume D. Cyr

En entrant chez Louis Lapierre, la première chose qu'on aperçoit est une photographie de l'église Saint-Gaëtan, son premier projet d'envergure. Au début des travaux, en 1965, l'architecte avait tout juste 40 ans. Il demeurait lui-même dans le quartier, aujourd'hui situé dans l'arrondissement Ahuntsic-Cartierville, à Montréal.

« La paroisse Saint-Gaëtan était en plein développement, raconte-t-il. Elle regroupait beaucoup de gens éduqués, professionnels ou fonctionnaires, informés des choses sociales et politiques, ouverts à la modernité. On sentait un engouement pour l'architecture à ce moment-là. On parlait beaucoup de la future Expo 67! »

L'homme de 92 ans a une belle lueur dans l'œil lorsqu'il parle de sa première église. Ses souvenirs sont nets : il vient de s'y replonger avec Marie-Dina Salvione, chargée de cours à l'Université du Québec à Montréal, qui prépare une monographie sur son œuvre. Il sort de multiples photographies et croquis pour expliquer chaque particularité architecturale de l'audacieux bâtiment, qui abrite maintenant la Première église évangélique arménienne.

Saint-Gaëtan possède une forme inusitée, créée par quatre grands voiles de béton. L'architecte répondait ainsi à des contraintes précises. « Les responsables voulaient un espace pour les activités paroissiales avec un accès direct à la rue, explique-t-il. Les fidèles devaient pouvoir se rendre au sous-sol sans passer par l'église. Il fallait donc concevoir un édifice à deux étages qui n'ait pas l'air d'un duplex. C'était un défi, mais c'est finalement ce qui a fait la particularité de Saint-Gaëtan. »

Le budget restreint de la jeune paroisse empêche d'envisager une construction de grande hauteur. Louis Lapierre opte alors pour les voiles, qui donnent l'impression de s'élaner vers le ciel. Pour créer l'illusion que les deux étages de l'église sont au niveau du sol, il sculpte le terrain de façon à lui donner des courbes au lieu de rechercher une surface plane. Il

Ian le ciel



Les quatre grands voiles de béton de l'église Saint-Gaëtan créent l'illusion que les deux étages du lieu de culte se trouvent au niveau du sol.

Photo : Pierre-Richard Bisson, coll. Images d'aménagement, Direction des bibliothèques, Université de Montréal

imagine des passerelles qui longent les murs extérieurs, brouillant la perception des visiteurs. Résultat : personne ne réalise qu'il y a deux étages !

Le projet exige tellement de dessins que l'architecte, après avoir payé ses employés, n'en tire pas un sou. Il est toutefois l'une de ses plus grandes fiertés, encore aujourd'hui.

Architecte par accident

Louis Lapierre s'impose comme un architecte de son temps, attentif aux besoins de ses concitoyens. En esprit, il est aussi connecté avec les artistes les plus innovateurs de la planète. Cela saute aux yeux quand il laisse surgir la lumière dans les angles des bâtiments — ce que Frank Lloyd Wright appelait



Pour dessiner la chapelle de la Mission Sainte-Catherine, Louis Lapierre s'est inspiré de la langue algonquine et de ses sons ondulés.

Source: Conseil du patrimoine religieux du Québec

des « effets dramatiques » — ou qu'il dresse des voiles à la manière du concepteur mexicain Félix Candela.

Il a toutefois bien failli ne jamais devenir architecte. Le hasard le fait naître à Chicago de deux Québécois, puis grandir à Thurso, en Outaouais. Lors de la Seconde Guerre mondiale, il s'engage dans l'aviation. Il entre à l'Université McGill en 1947. « Deux ans plus tard, mon père est décédé, et j'ai hérité de la famille, raconte-t-il. Mes quatre jeunes frères et sœurs ont déménagé à Montréal. Mes sœurs suivaient des cours le soir et travaillaient le jour. Moi, je faisais le marché et j'étudiais. Puisque j'étais vétéran, j'avais une pension et des études payées. »

Pour suivre les traces de son père, d'abord menuisier-charpentier, puis surintendant de chantier, Louis Lapierre décide d'étudier dans le domaine du bâtiment. « Mes bourses couvraient trois ans et demi d'études. Le programme d'architecture durait cinq ans, donc il n'en était pas question... » Mais il réalise vite que le génie civil n'est pas pour lui. Il entreprend alors de travailler pour se payer une formation dans la profession qui le passionne.

Gaudí en Abitibi

En 1968, la communauté religieuse des Oblats confie à Louis Lapierre la conception de deux églises en Abitibi-Témiscamingue: Mission Sainte-Anne à Laforce (anciennement nommée chapelle de Winneway) et Mission Sainte-Catherine à Pikogan, près d'Amos.

L'architecte cherche à dessiner des constructions qui auront du sens pour les communautés autochtones de la région. « J'ai essayé de me documenter sur le sujet. J'ai même interrogé une anthropologue de l'Université McGill. Je ne trouvais rien d'inspirant », confie-t-il. Mu par une intuition désespérée, il demande aux Algonquins de parler dans leur langue devant lui. Les sons ondulés, sans pointes aiguës, lui inspirent de grandes courbes. Il dessine alors deux polygones: l'un dont le toit s'enroule (Sainte-Catherine) et l'autre dont le

toit déferle comme une vague vers le ciel (Sainte-Anne). Ces formes donnent un aspect spectaculaire aux deux petites églises. Elles rappellent de loin le travail d'Antoni Gaudí, architecte cher au cœur de Louis Lapierre, qui avait visité la Catalogne lors de son voyage de noces.

À la demande des missionnaires, il veille à ce que les autochtones puissent prendre part à la construction des deux édifices. Il emploie les hommes sur les chantiers. Pour permettre aux femmes de contribuer aussi, il fait appel à l'artiste Denise Beauchemin, qui coordonne la création de deux chemins de croix avec de la babiche, des perles, des roseaux et des peaux de castors. « Elle s'est mise à leur expliquer le travail par toutes sortes de mimiques. Elle avait une candeur qui lui permettait de communiquer facilement », indique l'architecte, encore plein d'admiration pour elle.

Ça vaut de l'art!

Louis Lapierre a toujours tenu à ce que des artistes collaborent à ses œuvres architecturales. « Dans mon cas, l'art est toujours intégré à l'architecture. Ça doit mourir avec l'édifice », dit-il. Cette approche lui vient de Gordon Webber, son professeur à l'Université McGill, qui avait lui-même étudié au New Bauhaus à Chicago (le futur Institute of Design). « Ça demande des convictions, parce que ce n'est pas payant. J'ai déjà dû faire des plans pour indiquer aux ouvriers l'emplacement de chaque brique sur une œuvre en mosaïque. Il fallait être un peu cinglé! Je n'ai jamais eu un client qui courait après moi pour avoir une œuvre d'art sur son projet. »

Louis Lapierre fréquente assidûment les galeries et les vernissages, toujours à la recherche de nouveaux créateurs pour embellir ses constructions, qui sont elles-mêmes comme des sculptures déposées dans l'espace urbain ou sauvage. Par exemple, Marcelle Ferron travaillera sur le projet de la Caisse d'économie des employés du Canadien National (rebaptisée Caisse d'économie du rail), à Montréal. Maurice Savoie contribuera au Centre de loisirs Monseigneur-Pigeon, aussi dans la métropole, et Laure Major, aux façades du siège social de l'Union du Canada, à Ottawa — une tour malheureusement démolie en 2014.

Le site Web que l'architecte a réalisé à sa retraite témoigne de sa passion des matériaux et des techniques. Briques estampées, tuiles d'asphalte, reliefs dans le béton, murales de toutes sortes, brise-soleil en feuilles de cuivre, panneaux de verre réfléchissant... Autant de moyens pour rendre attirants les édifices publics.

Louis Lapierre brûle d'une flamme qui n'a jamais vacillé. « Même après avoir pris ma retraite, j'ai continué à faire de la recherche. Je suis toujours aussi passionné qu'à mon premier projet », glisse-t-il. ♦

Josianne Desloges est journaliste au quotidien *Le Soleil*.
